

Climat: «On ne peut pas continuer comme ça»

04 06 2019

Pour Edwin Zaccai, directeur du Centre d'études du développement durable de l'ULB, « nous sommes littéralement piégés dans le carbone ».

Michel De Muelenaere

On le sent, Edwin Zaccai est inquiet. Pessimiste, oserait-on. Fondateur et directeur du Centre d'études du développement durable de l'ULB, il est, depuis des années, un fin observateur de l'évolution des politiques climatiques. Et ce qu'il voit ne lui plaît que moyennement. L'objectif de l'accord de Paris – maintenir l'élévation de la température en dessous de 2°C et poursuivre les efforts pour atteindre 1,5°C ? On peut oublier. « On sait déjà que l'objectif sera plus que probablement enfreint », écrit-il dans son dernier livre, Deux degrés . Mais pas de quoi baisser les bras, défend-il. Il faut limiter la hausse au maximum et « gérer avec justice et efficacité la répartition des efforts et la protection contre les effets des dérèglements climatiques ».

Partant du constat que cela fait un moment que le monde n'est pas « sur les rails », l'auteur veut comprendre et surtout proposer « des solutions collectives ». « On ne peut plus continuer comme cela, il faut changer, c'est clair. Il faut le dire aux gens : informez-vous sur ce que vous pouvez changer dans votre vie. » Mais, surtout, il faut transformer la société, dit Zaccai.

Une profonde dépendance

Tant de rapports, tant d'alertes et toujours autant de blocages... « Nous sommes, littéralement, piégés dans le carbone. Il faut se rendre compte à quel point nos sociétés économiquement riches sont profondément dépendantes des énergies fossiles. A priori, on pense au plein de sa voiture, mais en réalité le pétrole et les énergies fossiles sont partout : dans l'agriculture, dans la viande, dans les logements, dans les constructions... Notre dépendance est à la fois technique, économique – les énergies fossiles sont intimement liées à la croissance économique et aux gains de productivité – et culturelle. Les modèles culturels mondialisés, artistes, sportifs, hommes et femmes politiques, hommes et femmes d'affaires, dépendent eux-mêmes d'une grande consommation d'énergie et d'une empreinte écologique considérable. » Bref, on y patauge. On est accro. Et en sortir est une galère. « 10 % des habitants les plus riches de la planète sont responsables de 50 % des émissions. Et ce sont les plus puissants... »

« Aujourd'hui, je ne vois pas comment on va parvenir à diviser les émissions de gaz à effet de serre par deux en 10 ans pour limiter la hausse de la température à 1,5°C, comme le recommandent les scientifiques », poursuit Zaccai. « Mais c'est la seule voie possible. Il faut poursuivre l'objectif de sortir des énergies fossiles : on devra le faire dans les années et les décennies à venir. »

« Changer la société »

Cinq pistes. La technologie : « Mais il faut rester modeste. Il faut le faire, mais cela prendra du temps. » Taxer le carbone : « Il faut augmenter le prix du carbone, tout en tenant compte de l'équité sociale. » Changer l'économie : « Il faut des changements dans la régulation de l'économie de marché et dans les marchés financiers. » Pas mettre à bas le capitalisme, dit le chercheur : « Le problème, ce n'est pas l'existence de bénéfiques, c'est qu'il faut qu'ils soient plus importants quand on investit dans le bas carbone. » L'adaptation aux impacts des dérèglements : « Cela se fait déjà discrètement. Ça va devenir plus visible, plus organisé, dans les années à venir. Avec une question fondamentale sur les inégalités. » Enfin, la recherche en géo-ingénierie et les émissions négatives – les techniques permettant d'influencer le climat : « On va devoir le faire, c'est inévitable. Mais comme pour la technologie, il faut abandonner l'idée que c'est grâce à cela qu'on va pouvoir s'en sortir. »

Le livre de Zaccai étudie l'implication des différents acteurs (plus ou moins) dans cette voie : des Etats affaiblis par l'endettement et par le néolibéralisme alors qu'il faut « une relance de l'action publique », les entreprises, les ONG, les « désobéissants » et les adeptes de la transformation intérieure. « Ces mouvements engrangent des résultats et permettent d'agir collectivement avec des stratégies qui permettront de changer la société », positive Zaccai. Qui ne croit pas à la seule action individuelle : « Le but, c'est de changer la société et diminuer les émissions, ce n'est pas d'être soi-même pur. Parfois, on a tendance à vouloir être irréprochable individuellement même si ce qu'on fait est inefficace. »

« Il faut débattre »

Et les manifestations ? « Avec le même message fort, alarmiste, répété de semaine en semaine, on pouvait s'attendre à ce que les choses s'épuisent. D'autant que les jeunes n'ont en réalité pas trouvé beaucoup d'écho auprès des plus âgés, par exemple dans les administrations (notamment de l'environnement) ou dans les universités... Il y a eu des frustrations : certains manifestants ont eu du mal à comprendre qu'il est tout simplement impossible de réduire les émissions par une simple décision politique. L'ampleur des efforts est telle et doit être si rapide que c'est tout simplement impossible, même s'il faut aller dans cette direction. Reste que l'effet très positif a été de pouvoir débattre de toute une série de politiques qui étaient dans des tiroirs. Cela a remis le sujet au-dessus de la pile. Le débat est indispensable parce que, au-delà de grands principes, on ne sait pas exactement ce qu'il faut faire. Ce sont des choses dont il va falloir débattre. Ces mouvements ont forcé des politiques qui ne s'y intéressaient pas à s'y intéresser. On peut donc s'attendre à ce que des choses avancent. Leur degré d'ambition dépendra des gouvernements et de ce qui se passera au niveau européen. »

Les rapports scientifiques inquiétants ne cessent de s'accumuler, sur le climat, la biodiversité, la situation aux pôles... soulignant toujours davantage la gravité de la situation. Faut-il avoir peur ? « Il faut avoir un moment de peur, mais il ne faut pas y rester ; ce qui est essentiel, c'est savoir qu'il faut changer. »